

COUPS DE CŒUR DE L'ÉTÉ

Comme chaque été, je me suis adonnée sans modération au plaisir de la lecture (nager aussi ...), prenant le temps d'enchaîner, chapitre sur chapitre, sans être interrompue à mi-page, par telle ou telle sonnerie de téléphone ou autre «alerte». J'ai aimé alterner les genres, un essai ou un témoignage, par curiosité pour le sujet évoqué, un polar pour les frissons du suspense et, bien sûr, de «vrais» romans pour le bonheur de plonger dans un univers ou lyrique, ou sentimentale, ou historique ou bien exotique, et parfois le tout à la fois !

Bref, plonger au cœur d'un univers romanesque et ainsi s'évader loin des agitations du quotidien ou des relances insistantes de l'actualité quasi-instantanée, déboulant à un rythme hystérique et dont, je l'avoue, le reste de l'année, j'ai bien du mal à me tenir à une distance raisonnable...

En été, au moins, au soleil, sur l'herbe ou sur le sable, pas trop d'efforts à consentir pour demeurer éloigné de ce flux irrésistible.

J'ai eu envie d'évoquer, plus que d'autres, quatre ouvrages qui vont par paire, deux documents autobiographiques romancés se déroulant à l'époque contemporaine et deux romans qui m'ont littéralement embarquée dans des voyages lointains.

Deux documents choisis sur le thème de «comment se vit-on dans son for intérieur» lorsque l'on se sent, se ressent, avant tout comme un réfugié, un immigré, dans les années quatre-vingt dix et par la suite. A l'époque, on ne parlait pas encore de «migrants».

Il ne s'agit pas ici de traiter de la question de l'immigration telle que celle-ci peut se présenter aujourd'hui, mais bien plutôt d'écouter ce que l'on peut éprouver, ce que l'on vit, lorsque l'on débarque d'ailleurs, d'un autre pays, d'un autre continent.

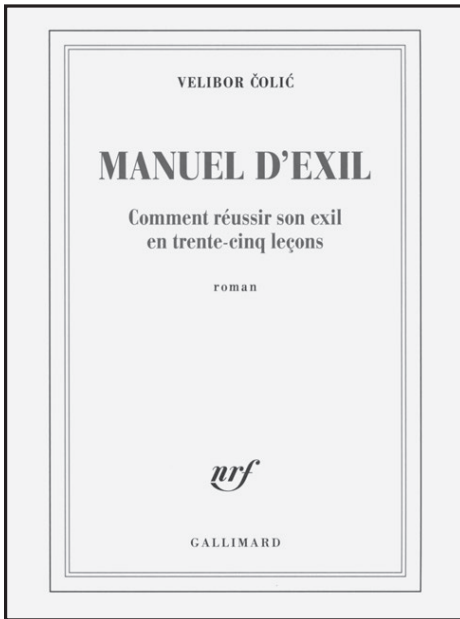
Il semble alors que le sujet peut devenir universel. Car en effet qui ne s'est, un jour, senti étrange voire étranger, exilé voire exclu d'un lieu ou d'un groupe, sans que l'on touche forcément au tragique.

Ainsi par exemple, pour peu que l'on ait eu, enfant, un père fonctionnaire, régulièrement «muté», a-t-on pu se retrouver tout de go «la nouvelle» à l'école, dotée d'un accent régional particulier, y compris un accent parisien, un «parler pointu», qui détonait dans la cour de récréation ponctuée parfois du refrain «Parisien tête de chien, Parigot tête de veau», pas bien méchant, à vrai dire... Il y a encore un demi-siècle, les accents régionaux étaient beaucoup plus marqués que de nos jours.

Chacun, chacune, un jour s'est senti étran-

ger quelque part, ici, là ou ailleurs, loin de son «pays» natal, et pas nécessairement par-delà les frontières. Mais, on va le voir, il y a beaucoup plus douloureux que ces états d'âme nostalgiques.

Le premier ouvrage que je vais évoquer, «**MANUEL D'EXIL**», de **VELIBOR COLIC**, ⁽¹⁾ a pour sous-titre ironique «**Comment réussir son exil en trente-cinq leçons**» et raconte les tribulations de toutes sortes d'un écrivain bosniaque, réfugié politique qui, à



son arrivée en France, repart à zéro.

On peut trouver un bref résumé de son itinéraire sur le site de l'OFRA (Office Français des Réfugiés et Apatrides), à la rubrique «Réfugiés célèbres». Mais il a fallu au jeune Bosniaque effectuer un chemin long et risqué, parsemé d'embûches, de brimades, de souffrances et d'humiliations, -sur

lesquelles il ne s'attarde pas-, avant d'accéder à la reconnaissance officielle (et littéraire).

Né en 1964, en Bosnie-Herzégovine, de parents croates, il grandit dans une ville à moitié musulmane et suit des études de littérature yougoslave, puis soutient une thèse sur les poètes expressionnistes.

Lors de l'invasion yougoslave, en avril 1992, il se retrouve enrôlé dans l'armée de son pays, bientôt considéré comme déserteur pour n'avoir pas supporté la vue d'un «sniper» tuant à bout portant une petite fille. Peu après, il aboutit dans un camp de prisonniers.

Après six mois d'emprisonnement, sa maison et ses manuscrits ont été réduits en cendres, il s'évade, traverse une partie de l'Europe pour se rendre jusqu'en France. Reconnu en tant que «réfugié politique», muni de «papiers», il n'en subit pas moins les déboires de l'immigré.

Rédigé quelque vingt-cinq ans après l'arrivée en France de son auteur, «Manuel d'exil», son onzième ouvrage publié, peut se lire comme un guide ironique de survie du demandeur d'asile en France.

«Ne pas manger, avoir froid, ça va», témoigne-t-il au moment de la sortie de son livre. «Le plus difficile, ça a été la langue. A mon arrivée, je connaissais seulement trois mots en français : Jean, Paul, Sartre. J'avais vingt-huit ans, déjà publié trois livres en serbo-croate, et je me suis retrouvé illettré». Lors de son premier cours de français, on lui demande de détailler son projet de vie en France. «Goncourt», répond-il sans hésiter. «Quel concours ?» lui rétorque-t-on...

On l'inscrit alors à un cours d'alphabétisation primaire. *«Mais je suis bac+5, écrivain,*

romancier... », proteste-t-il frustré.

Son C.V. d'écrivain lui vaut rapidement un titre de séjour, ce qui ne l'empêche pas de devoir galérer, de Rennes à Strasbourg en passant par Paris, transitant de foyer en chambre sous les combes, de résidence en hébergement d'urgence, avec vestiaire déniché chez Emmaüs, tout en buvant, beaucoup, avec ses compagnons d'infortune » *pour oublier la misère et les horreurs de la guerre* ». Se réfugiant aussi, pas seulement dans l'alcool, mais également dans le métro, pour fuir l'isolement et cette solitude qui lui colle à la peau.

« Pourtant », ajoute t-il, « *le plus difficile, c'est d'avaler, arriver à digérer, le fait que je ne retournerai plus jamais dans mon pays, devoir oublier d'où je viens, qui j'ai été* ». Sa planche de salut ? L'écriture, « *ouvrir un carnet, remplir des pages et des pages, m'a rattaché, à nouveau, à l'humanité* ».

« *Ecrire en français, passer, non sans mal* », confesse-t-il, « *du Rubik's cube de la langue slave à la souplesse féline et musicale du français...* ». Depuis une dizaine d'années, ses livres n'ont plus besoin d'être traduits, « *le français est devenu mon refuge, mon pays* », lance-t-il apaisé.

En 2014, Velibor Colic a reçu le « Prix du rayonnement de la langue dans la littérature française », pour l'ensemble de son œuvre.

Un heureux dénouement qui n'empêche pas le lecteur de son dernier ouvrage de se remémorer les épreuves qu'il a subies, rendues peut-être plus aiguës encore chez un être qui a une sensibilité de poète. Au reste, « Manuel d'exil » est un sombre récit dont l'ironie dissimule mal la réalité douloureuse. Un noir poème que son auteur n'a pu écrire

qu'un quart de siècle après les faits.

Autre ouvrage traitant de l'exil, « **LE SILENCE DE MON PERE** », « enquête sur mon père cet inconnu », de DOAN BUI (2) a pour auteure une grande reporter à l'Obs.



Spécialiste de l'immigration, Prix Albert Londres 2013, le Prix Nobel des journalistes, pour un reportage sur les migrants essayant de rejoindre l'Europe, l'auteure se penche sur le destin de son père, venu en 1961 faire ses études de médecine en France et qui, après la chute de Saïgon, perd tout espoir de retourner au Vietnam communiste, où est restée toute sa famille.

Par la suite, aucun de ses cinq enfants, tous nés en France, ne parlera la langue de ses parents. Au reste, leur père, le taiseux, ne parle guère, ne raconte guère le pays de sa naissance. Les enfants sont élevés dans la culture du silence et le culte du

travail : Ne pas se plaindre, relever ses manches. Se taire et se tenir, tel est le mot d'ordre implicite. Ne pas perdre la face, rester pudique. On mesure tout le chemin parcouru par l'auteure avant d'oser dire et écrire «Je» et «Nous». Lorsque, à la suite d'un AVC cardiaque, son père devient aphasique, le taiseux devient muet. Sa fille aînée, qui a tout juste quarante ans et attend son premier enfant, décide alors, à la veille de devenir mère elle-même, de partir à la recherche de son propre père et, bonne journaliste mène une enquête approfondie : archives, registres dossiers de naturalisation, un premier voyage au Vietnam, déroutant, (qui est-elle vraiment ?) puis un second voyage, émouvant, dans sa famille en compagnie de ses parents et de ses sœurs.

Elle commence par raconter son enfance passée au Mans, loin de toute diaspora vietnamienne. Elle se décrit elle-même et sa fratrie, comme des «*enfants bananes*», jaunes à l'extérieur, blancs à l'intérieur. Elève brillante d'une école privée catholique, elle apprend le catéchisme et lit la Comtesse de Ségur. Plutôt que de choisir «*un vrai métier*», avocate ou médecin, comme le rêvaient ses parents, elle deviendra journaliste. Pire, elle préférera traiter des «immigrés», plutôt que de s'intéresser aux stars ou aux ministres !

Et bientôt, à quarante ans donc, enceinte, son père devenu muet, elle se lance sur ses propres traces et va parler d'elle-même, de ses origines, de sa famille (et des secrets de famille qu'elle découvre en chemin), de son pays de naissance, des silences et des non-dits de son enfance, du dépaysement, de la langue, de l'accent (avoir eu honte d'avoir eu honte de l'accent de son père), de la perte, du deuil.

Et aussi du sentiment d'illégitimité, d'imposture qui la poursuit. Mais qui est-elle ? Vraiment.

Lorsqu'en 2007, elle doit refaire ses papiers d'identité, elle se souvient soudain, qu'enfant, au square du Mans, on l'appelait «la Chinetoque», et là, au tribunal pour ses papiers, elle habite le XIII^e arrondissement, on lui demande en détachant les syllabes, «Vous par-lez franç-ai-sais», elle aimerait pouvoir répondre «*mais, Madame j'ai lu Proust et Céline, moi, Madame*». Entre mélancolie et drôlerie, larmes rentrées et rire franc, Doan Bui raconte sa quête en courts chapitres, brefs fragments qui alternent souvenirs, enquêtes, restitutions de coups de fils ou de SMS avec sa mère ou ses sœurs.

Un récit pris sur le vif. Au plus près des faits et des émotions d'une expérience pas si singulière que cela. L'expérience d'être à la fois d'ici, et de là-bas aussi. Le sel des romans n'est parfois pas très différent.

Premier de mes deux romans d'élection de la saison dernière, «**AVENUE DES MYSTERES**» du romancier américain JOHN IRVING ⁽³⁾.

Changement de décor et d'atmosphère. Avec l'auteur de «Le monde selon Garp», voici à profusion de l'exotisme tout d'abord. On arrive aux Philippines, aux côtés d'un écrivain américain, célèbre et vieillissant, qui voyage en compagnie d'une mère et de sa fille, Miriam et Dorothy, toutes deux aussi désirables et entreprenantes qu'intrigantes.

La nuit, l'écrivain, à travers des rêves récurrents qui le poursuivent, revit son enfance au Mexique, passée avec sa jeune sœur Lupe, à Oaxapa, dans une baraque de chiffonniers, à la lisière d'une décharge publique qui brûle nuit et jour parmi les chiens errants. Les scènes et les tableaux, les incidents et les événements, les surprises et les visions se succèdent à un rythme effréné.

Un accident survient soudain. En reculant, un pick-up de chantier broie le pied droit d'un gamin, le rêveur-narrateur en l'occurrence, grand lecteur -autodidacte- de livres à moitié calcinés jetés parmi les immondices. Ce que voyant, un Jésuite du monastère voisin décide dès lors d'approvisionner en livres plus convenables « *le petit lecteur de la décharge* ». Quant à sa sœur adorée, elle n'articule pas, seul son frère sait la comprendre et traduit ce que la petite fille, extralucide, prédit avec assurance, telle une Cassandre en guenilles.

Des hordes de chiens qui errent parmi les décombres, un cirque ambulancier dont le patron lorgne vers d'adorables petites filles funambules, des Jésuites qui ne sont pas des enfants de cœur et des transsexuels au grand cœur, des putains, des fantômes et des Vierges qui clignent de l'œil, du réalisme cru et du paranormal poétique, le quatorzième roman d'Irving est aussi loufoque que baroque.

Ce n'est pas en général le style de roman que je préfère mais là, j'avoue que cette fois-ci, je me suis laissée littéralement embarquer par la luxuriance et le rythme endiablé de ce romancier que je lisais pour la première fois.

Entre pilules de Viagra et cachets de Lopressor pour soutenir son cœur malmené, un «bétabloquant» contre les poussées d'adrénaline, qui hélas lui bloquent aussi sa mémoire, le privant alors de ses rêves d'enfance, -cruel dilemme-, il poursuit son voyage aux Philippines. Car il s'agit pour lui de tenir une promesse faite à un «gringo» américain, d'aller à Manille se recueillir sur la tombe de son père tombé au Vietnam.

Un voyage symbolique, initiatique, tant pour le romancier du roman que, sans doute, pour l'auteur lui-même.

Entrecoupée de coïncidences surnaturelles et de quelques interventions divines, l'intrigue

est encore beaucoup plus foisonnante, riche d'inoubliables personnages secondaires. Impossible d'évoquer toutes ces figures hautes en couleur et à vrai dire plutôt «borderlines», parmi lesquelles ni Dieu ni Diable ne s'y retrouveraient, des personnages extravagants tous empreints d'une poésie échevelée et d'une santé à toute épreuve. Jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la fin. La fin du héros, Juan Diego Guerrero, le Mirifique.

A 74 ans, John Irving, conteur prodigieux, lui, n'a pas fini de nous épater.



À son tour très différent, «**LA FEMME SUR L'ESCALIER**», le roman, tenu et presque classique, de **BERNHARD SCHLINK** ⁽⁴⁾, auteur du best-seller «Le Liseur».

Très cadré et précis, écrit dans un style

économe et élégant, l'auteur allemand, âgé de soixante-douze ans, tisse une toile d'araignée romanesque, subtile et nostalgique, qui capte tout lecteur sensible à la mélancolie du temps qui passe sur la vie et les amours des hommes et des femmes.

De passage à Sydney, le narrateur, un grand avocat allemand, âgé d'une soixantaine d'années, tombe, par le plus grand des hasards, dans une galerie d'art, sur un tableau renommé représentant une très belle femme, nue et descendant un escalier. Aussitôt, il annule son vol de retour. C'est là le début d'une étonnante enquête.

Une quête ? Veut-il savoir comment le tableau de l'illustre Karl Schwind a pu atterrir en Australie ou essaie-t-il de retrouver cette femme sensuelle qui a servi de modèle au peintre ? Ou bien encore, cherche-t-il à venir à bout de ce sentiment de remords qui le taraude depuis près de trente-cinq ans, depuis sa rencontre avec Irène, la mystérieuse femme du tableau, épouse d'un riche industriel et par ailleurs maîtresse du peintre...?

Le narrateur avait aidé jadis la jeune femme à s'enfuir, avec le tableau, alors qu'il était lui-même sensé, en tant qu'avocat de l'industriel, rédiger un contrat stipulant que le peintre récupérerait son tableau mais renonçait à l'épouse... Or, tombé amoureux fou d'Irène, et au mépris de toute déontologie, l'avocat aide celle-ci à s'enfuir avec le tableau qu'il espère récupérer, mais se fait bientôt berner par cette dernière qui disparaît en emportant l'œuvre.

Ce pourrait être l'intrigue tortueuse d'un simple polar mais le roman se révèle beaucoup plus riche et profond qui, à travers la réapparition du tableau, fait revivre le passé, ressuscite des occasions manquées, souligne la vieillesse

qui a gagné du terrain, les incertitudes de l'amour, réel ou non, jusqu'à quel point réel, pas forcément irréel de toutes pièces.

Irène, pour sa part, s'est réfugiée au loin, à l'horizon, sur une minuscule île perdue, où elle s'adonne à une activité humanitaire, loin de toute civilisation. Mais bientôt, l'un après l'autre, ses trois hommes, le mari, l'amant peintre et l'avocat amoureux, retrouvent la trace de la femme qu'ils ont aimée.

Femme libre, elle continue de leur échapper... Jusqu'au moment où... elle-même au bord d'un précipice mortel... elle manifeste sa tendresse à l'un d'eux qui dès lors l'accompagnera.

Sur un rivage paradisiaque menacé par un cyclone qui se rapproche, se déroulent quelques moments subtils, des instants délicats, quelques merveilleuses scènes d'amour, de tendresse, d'attention portée à l'autre, entre deux êtres à qui l'âge n'a rien fait oublier de leurs affinités, et plus même ... Il vous reste à deviner lequel des trois amoureux d'Irène restera auprès d'elle, au bout du monde. Jusqu'au bout de la vie. C'est troublant. Bouleversant.

CATHERINE BERGERON

(¹) *MANUEL D'EXIL* de VELIBOR COLIC : Collection blanche Editions Gallimard, 208 p. 17 €

(²) *LE SILENCE DE MON PERE* de DOAN BUI : Editions L'Iconoclaste, 253 p. 19 €

(³) *AVENUE DES MYSTERES* de JOHN IRVING : Editions du Seuil, 514 p. 22 €

(⁴) *LA FEMME SUR L'ESCALIER* de BERNHARD SCHLINK : Editions Gallimard, 258 p. 19,50 €